

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A. D. I. R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

SUBVERSION



Il est bien des moyens de dévaloriser une foi ou un engagement. La musique du dernier film en vogue accompagne, en Chine, la visite des temples bouddhistes. Un grand magasin parisien accueille ses clients avec un chœur de moniales. Sur trois colonnes, un journal de banlieue présente Noël comme la fête des enfants, dérivée de la fête du soleil à laquelle se rattache, en quatre lignes la naissance de Jésus.

L'esprit qui anima la Résistance n'est-il pas menacé sous nos yeux par une subversion comparable ?

Restons-nous muettes devant les controverses touchant des faits et des sentiments qui sont une part toujours vivante de nous-mêmes ?

Vision subjective d'un enfant, dit d'abord M. Ophüls pour répondre aux critiques que suscite — chez nos voisins mêmes — "Le Chagrin et la Pitié". Et il est vrai qu'en 1941 l'esprit de résistance, couve sous la cendre des gestes de survie, se tapit au fond du cœur, braise ignorée des proches, de la conscience même où l'attisera soudain une révolte ou une rencontre.

Mais, alors que nous attendons du film le clin d'œil, l'étincelle qui percera le masque convenu, seuls des incidents, des paradoxes propres à excuser, voire justifier la confusion des sentiments et des engagements se voient préférés aux flambées du "Crève Cœur" (1940), des rassemblements du 11 novembre, du "Silence de la mer".

La division et l'égoïsme sont accusés par des flashes choisis qui, en noyant dans l'ombre des actes précis : démantèlement de la Faculté de Strasbourg, réception des parachutages, abolissent à la fois et l'atmosphère de terreur et les complicités anonymes de la Résistance.

(Suite p. 7)

S.O.S. Troisième Age

Noël... une fois de plus, une fois encore, la fête de la lumière et de la joie est là. Fête de l'arbre autour duquel, les petits s'émerveillent. Fête de l'Enfant qui naît au monde, porteur de son message d'espérance.

Dans la solitude, une femme revit son passé. Elle a quatre-vingt-quatre ans. Son mari, il y a quelques jours à peine, était encore présent au foyer qu'ils avaient édifié ensemble.

Il a été transporté d'urgence à l'hôpital. Il est mort tandis qu'elle veillait près de lui. Elle ne peut supporter l'idée de retourner chez elle, de retrouver ce cadre de leur vie à deux où tout parle de celui qui vient de la quitter : ces vêtements, ces livres, ce lit qu'ils partageaient... Elle veut mourir, elle ébauche le geste qui terminera une trop longue existence, qui lui paraît maintenant insupportable.

Alors, à l'hôpital, quelqu'un est venu la chercher. C'est un jeune garçon. Il l'a prise

par la main, pour elle il a ouvert la porte de l'appartement vide. Pendant trois jours et trois nuits il est resté près d'elle, l'aidant à se réadapter. Peu à peu, avec lui, elle a renoncé à son projet de mort. Elle sait qu'elle n'est plus seule, les gens de *S.O.S. Troisième Age* sont là, prêts à répondre à son appel. Cette nuit de Noël, si douloureuse pour ceux qui se tournent vers un bonheur perdu, elle peut, grâce à eux, en supporter le poids. Car il y a dans l'amour qui lui a été donné gratuitement, dans cette aide spontanément offerte, une vertu qui demeure, même dans l'absence.

..

C'est à l'aube de l'année 1975 qu'un jeune couple, Françoise et Benoît Masurel, a eu l'idée de créer *Accueil et Service* dans le XII^e arrondissement. Le nom dit bien ce qu'ils souhaitent réaliser : accueillir et servir les plus démunis d'entre les hommes, les

méconnus, les abandonnés et tout particulièrement les gens du troisième âge handicapés qui manifestent le désir de terminer leurs jours dans le cadre où ils ont vécu.

Très rapidement l'initiative a révélé qu'elle répondait à une nécessité. Devant le nombre croissant des appels lancés en urgence dans le XII^e arrondissement ainsi que dans tous les quartiers de Paris, *Accueil et Service* a décidé d'étendre son action. Fin 1978, un nouveau service est mis en route, capable de répondre aux signaux de détresse provenant des personnes âgées de toute la capitale. *S.O.S. Troisième âge* était né. Aujourd'hui, *S.O.S. Troisième Age* compte environ 22 permanents et 100 bénévoles. Les permanents sont payés au Smig, ils assurent dix heures de travail par jour,



Photo H. Guérard

408. 4616

Lettre à Téléràma

plus un week-end de garde par mois. Les bénévoles, leur nom l'indique, ne reçoivent aucun salaire. Ils donnent leurs heures de liberté. Ils sont de tous âges. Il faut cependant remarquer que la grande majorité d'entre eux ne dépassent guère la trentaine.

Un local sur deux niveaux, un standard téléphonique qui groupe cinq lignes et qui reçoit les appels, une base radio qui permet la liaison entre le standard et les cinq véhicules d'intervention qui parcourent la ville représentent l'équipement de l'association.

Mais avant tout *S.O.S. Troisième Age* se veut à l'écoute de la personne âgée. Des écoutants bénévoles se relaient au standard tous les jours ainsi que le dimanche et les jours fériés, de 9 h à 19 h. L'ambition du groupe est de fonctionner 24 heures sur 24 et de s'étendre à la province. Déjà une antenne est installée à Lille, ses voitures radios sillonnent la ville. Mais, en raison de son succès et de ses besoins sans cesse grandissants, *S.O.S. Troisième Age* connaît des difficultés financières.

Dans le cadre du 7^e Plan, l'association a bénéficié de subventions. La Caisse nationale vieillesse, certaines caisses de retraites complémentaires viennent contribuer à son budget, mais 80 % de ses ressources proviennent de dons privés, des cotisations de ses membres adhérents, de la participation volontaire des personnes visitées. En 1980, *S.O.S. Troisième Age* a reçu 7 652 appels — dont 5 055 émanaient de personnes âgées.

S.O.S. Troisième Age ne prétend pas se substituer aux services sociaux officiels. Il les complète, collabore avec eux, et s'attache tout spécialement aux problèmes que, seule, une initiative privée peut assumer.

En effet, bien des "appelants" du service n'entrent pas dans une catégorie déterminée. Bien des difficultés ne peuvent être surmontées sans l'aide d'un organisme dont la vocation ne connaît pas de limites. Actuellement, seul *Accueil et Service* réalise cette vocation. C'est une question de crédits. *S.O.S. Troisième Age* souhaite étendre dans l'avenir une action qui n'est pour l'instant que ponctuelle. C'est *Accueil et Service* qui assure dans le XII^e arrondissement le maintien à domicile de ceux qui ne supportent pas l'idée d'un dépaysement. L'équipe recrée pour eux un environnement familial.

Hélas ! que de drames accompagnent les dernières années de la vie, drame auquel les jeunes d'*Accueil et Service* veulent faire face : le vieillard qui mouille son lit, le linge souillé dont les blanchisseries ne veulent pas et qu'ils lavent eux-mêmes à domicile, le lever, la toilette, le coucher du malade, les courses, la vaisselle. Et puis les nombreux dépannages matériels : plomberie, menuiserie, électricité... les démarches administratives... Les gens d'*Accueil et Service* savent tout faire. Ils le font avec gaieté, bonne humeur. Ils le font avec respect, ils le font avec amour.

- Certaines tâches ne vous semblent-elles pas rebutantes ? ai-je demandé.

- Nous recevons autant que nous donnons, m'a-t-il été répondu. Bien souvent c'est nous qui sommes gratifiés.

Monsieur le directeur,

Que vous ayez laissé écrire dans votre hebdomadaire : "Enfin la Résistance démystifiée", à propos du film de Max Ophüls — *Le Chagrin et la Pitié* — voilà qui me déçoit profondément.

Certes, toute la France n'a pas résisté, et Vichy a été pire que tout ce que l'on pouvait imaginer mais, dès la défaite de 1940, je peux vous assurer que les Français ne se divisaient pas en deux groupes : ceux qui ne songeaient qu'à la nourriture et ceux qui faisaient la foire.

Nulle mention, dans ce film, de l'affaire du Musée de l'Homme, des premiers journaux clandestins (*Conseils à l'occupé*, *Petites Ailes*, etc.) avec Jean Texier, grand socialiste, et toute l'équipe : imprimeurs, distributeurs, etc. que cela comprenait. Nulle mention de René Parodi et de bien d'autres.

Ceux-là n'ont pas été filmés, donc ils représentent un mythe.

Certes, le peuple a été merveilleux, mais il y avait aussi des bourgeois, des nobles même, des officiers comme des soldats.

La manifestation d'étudiants du 11 novembre n'a pas été filmée plus que le reste... elle n'existe pas.

Ce film est peut-être une attaque contre Vichy (j'ai apprécié qu'il parle du drame du Vel d'Hiv, mais il n'appuie pas suffisamment sur les horreurs qui s'y sont passées...) Résultat : les gens d'une autre époque gardent l'impression que la libération a été pire que l'occupation. Seuls des sympathiques les membres de la Waffen S.S. ou les beaux Allemands qui défilent glorieusement.

Dans un hôtel meublé menacé de démolition habite une très vieille femme qui n'accepte pas de quitter les lieux. Elle a vécu de longues années avec son compagnon dans la pauvre chambre qui l'abrite encore. Son compagnon est mort. La seule joie qui lui reste est d'accueillir les oiseaux du quartier, de les nourrir, d'en être environnée. La pièce est constellée de leurs déjections.

Les jeunes d'*Accueil et Service* l'ont prise en charge. Ils nettoient, ils aèrent, ils chassent l'odeur nauséabonde. Ont-ils raison d'entrer dans l'univers d'une malade ? Certains parleront de manquement aux règles de l'hygiène, de délire partagé.

Accueil et Service a choisi d'accepter l'autre dans sa différence, de le respecter sans essayer de lui imposer ce qui nous semble raisonnable et qui ne l'est pas pour lui. Accepter l'autre sans chercher à être efficace, le respecter, c'est-à-dire, au sens étymologique du terme, le regarder deux fois, n'est-ce pas la meilleure façon de l'aider ?

L'amour ne juge pas, il ne connaît pas de limites. A *S.O.S. Troisième Age* on sait ce que signifie ce mot.

Gabrielle Ferrières.

En principe, tout se passait à Clermont-Ferrand. Mais où est la Faculté de Strasbourg qui a tant résisté et tant souffert ? Où sont les équipes du S.O.A.M. (futur B.C.R.A.) qui organisaient les parachutages grâce à leurs messagers, chercheurs de terrains, grâce aux merveilleuses équipes de réception de parachutage et de Lysanders, fournies au départ (grâce aux journaux clandestins et à leur propagande) par *Libération*, *Combat*, *Franc-Tireur* et ensuite réparties en "régions" ?

Où sont les équipes du journal *La Montagne* d'où sont sortis plus d'un héros ? Eux non plus n'ont pas été filmés.

Et il n'est pas question des audacieux ou audacieuses qui abritaient des juifs, action plus dangereuse que celle de résister...

Comment les résistants, engagés à fond, et même les simples "boîtes aux lettres" auraient-ils pu s'exhiber dans une manifestation en faveur de Mendès-France, si fort qu'ils l'eussent souhaité ? Leur action aurait pu en être compromise.

Spears nous parle. Or il est bien connu que le général Spears avait des relations plutôt tendues avec le général de Gaulle. Il mentionne les Français qui ont quitté l'Angleterre, non ceux qui y sont restés, notamment une demi-brigade venue de Narvik et commandée par le colonel Magrin-Vernet, devenu le général Montclar — pas plus que le capitaine Koenig, devenu lui aussi général.

Quant aux réseaux anglais, que j'ai connus surtout à travers les récits de mes camarades de déportation, je puis vous dire que, s'ils ont été beaucoup aidés par le peuple, ils ont trouvé des adhérents aussi dans la bourgeoisie et même dans la noblesse. Témoin ces nombreuses femmes que j'ai connues à Ravensbrück et dont certaines, les sœurs Tambour qui abritaient un Anglais dès 1940 si je m'en souviens bien, mortes gazées à Ravensbrück, les comtesses Arlette de Montlaur, Marie de Courson, mortes également à Ravensbrück, et tant d'autres, appartenaient à tous les milieux, oui, tous les milieux : secrétaires, coiffeuses, employées, gens du cirque, commerçantes, médecins, ouvrières, paysannes, etc.

Ma peine est très grande de penser qu'un tel film, parce qu'il présente des documents indubitablement authentiques, des films pris sur le vif, va influencer ceux qui n'ont pas connu la guerre de 1940 (et non peut-être dans le sens où l'aurait voulu Max Ophüls) en leur inspirant la haine des résistants dont ils ne voient que les plus cruels lors de la Libération, l'admiration pour les Waffen S.S., l'ignorance des réseaux qui sauvaient des juifs, faisaient évader des prisonniers et des aviateurs alliés, envoyaient de précieux renseignements et préparaient la résistance armée par les journaux, les parachutages, les émetteurs radio... Mais qui était là pour filmer les arrestations, les tortures ? Jean Moulin, Cavaillès, René Parodi ?

Donc ils n'ont pas existé.

Anne-Marie Bauer.

Le phénomène concentrationnaire au colloque d'Aubazine

En octobre dernier avait lieu à Aubazine le 7^e colloque national organisé par "Les Compagnons de la Fraternité Edmond Michelet". Étonnante rencontre que celle qui réunit des amis, des camarades de Michelet avec des hommes et des femmes qui, sans l'avoir jamais rencontré, se sentent des "compagnons" par l'esprit.

A la gare de Brive, Pierre Marthelot, le président de l'association, accueille les participants en tendant des bras chaleureux comme l'aurait fait Edmond Michelet. C'est ensuite la famille même de celui-ci, qui nous reçoit dans sa maison, transformée en "Centre d'étude de la Résistance et de la Déportation". M^{me} Michelet y a rassemblé les objets, les photographies, les textes qui témoignent. On voudrait s'attarder en ces lieux, auprès d'elle, de ses enfants et petits-enfants, dont l'une vient de prendre sa relève comme responsable du Centre. En regardant son visage ferme et souriant — comme celui de son grand-père — on sait déjà que la tradition de fidélité et de générosité sera maintenue ici-même.

A Aubazine, près de l'admirable collégiale St-Étienne, se retrouve pendant deux jours une petite foule diverse et amicale. Les premiers contacts sont si intéressants et ouverts que l'on souhaite une plus grande participation de jeunes, mais combien davantage au fur et à mesure que se déroule ce colloque d'une très grande qualité !

La première partie : *L'Univers concentrationnaire vu et vécu par Edmond Michelet*, est inaugurée par Joseph Rovin. Bien que mieux préparé que beaucoup de déportés par sa connaissance du nazisme, Michelet devra découvrir les lois du camp, première condition pour y survivre. Et d'abord la volonté des nazis d'isoler chaque individu, de l'"atomiser" dans un monde non seulement affreux mais incompréhensible, pour qu'il devienne incapable de se révolter et même de lutter pour son existence. Puisque le système concentrationnaire cherche à détruire tous les liens sociaux, Michelet en fera un élément de résistance. Le respect des formes (il refusera le tutoiement), la recherche de ce qui unit et permet de créer des groupes solidaires, le dépassement de toutes les divisions (même avec les vichyssois et les droits communs) deviendront pour lui des moyens de combattre.

A travers l'expérience de Michelet, et la sienne, bien sûr ! Joseph Rovin analyse remarquablement l'histoire et l'évolution des camps. A l'origine, ce sont des entreprises de déshumanisation : celle des détenus, mais aussi celle des maîtres qui exécutent ; le système ne débouche que sur leur destruction mutuelle. Plus tard, cet objectif s'infléchira vers l'utilisation économique ; sous un aspect de désordre intégral — car les premières structures seront maintenues — se construira une préfigure du régime nazi : la possession des moyens de

production par les S.S. et la disparition de la main-d'œuvre asservie sans cesse remplacée par de nouveaux esclaves. Les camps sont le début du *règne secret des S.S.*

La négation la plus totale de la volonté nazie qui crée le système concentrationnaire, c'est la foi. Foi laïque ou foi religieuse. Foi en Dieu, foi en l'homme — Michelet témoignera de l'une et de l'autre. Dans la petite chapelle de Dachau, il assistera tous les jours à la messe avant l'appel, portant ensuite clandestinement la communion aux malades. Quand il sera atteint du typhus, c'est un camarade communiste qui assumera à sa place cette mission.

Aujourd'hui encore, le devoir des anciens déportés est de partager leur connaissance du phénomène concentrationnaire avec ceux qui savent que cette forme d'asservissement existe toujours.

A Rovin succède Hermann Langbein. Après l'expérience de Dachau celle d'Auschwitz, où celui-ci a vécu quatre ans. Il montre la différence fondamentale entre Auschwitz et les autres camps. Le national-socialisme allemand a voulu non seulement détruire ceux qui pouvaient lui être hostiles, mais supprimer pour les juifs et les tziganes le droit à l'existence. Auparavant, il y avait eu les actions d'euthanasie destinées à "améliorer" la race allemande en éliminant les "faibles" et les "dégénérés".

Dans ces conditions, la volonté de résistance devait avoir un seul but : "sauver des vies". Mais quel terrible choix ! Le pire crime des nazis, estime Langbein a été d'imposer ces choix à la conscience. On ne pouvait "arrêter la machine" à exterminer, seulement la freiner ça et là. Cependant, il y a eu cinq insurrections armées à Auschwitz, dont il restait — en 1945 — quelques survivants.

A la suite de Langbein, plusieurs déportés apporteront leur témoignage : les uns sur leur propre expérience comme Jean Mialet à Dora, les autres sur Edmond Michelet. Ainsi le D^r Toureille qui était aussi à Dachau : "Seule la dignité de Michelet le distinguait des autres... non seulement maître à penser, mais maître à vivre... par son amour des hommes, son amour de la liberté". Il faudrait citer aussi Louis Terrenoire qui, malade, avait envoyé un beau texte, Jean Lassus, Marie-Joseph Lory, Louis Sirvent.

Et enfin, notre camarade Anise Postel-Vinay à qui il avait été demandé de parler des camps de femmes, en l'occurrence de Ravensbrück. Elle a bien montré ce qui était semblable, "l'uniformité de la vie sur tout l'espace concentrationnaire", mais aussi ce qui a été particulier, le terrible sort des femmes enceintes, des nouveaux-nés, des petites filles gitanes stérilisées, des jeunes filles victimes d'expériences pseudo-médicales. Nous reproduisons ci-après son récit de leur sauvetage en février 1945. La

conclusion d'Anise sur "la perversion de la médecine allemande" devenue "gardienne de la race" apporte, hélas, un complément d'information sur la "solution finale".

La deuxième partie du colloque d'Aubazine : *Différences et comparaisons entre les divers systèmes concentrationnaires* a été introduite par David Rousset. "Toute forme de répression, affirme-t-il, et toute constitution de camp ne sont pas concentrationnaires". A son avis, trois systèmes peuvent s'y référer : le système nazi, le système soviétique et le système chinois.

En Allemagne, la crise économique et sociale a provoqué l'effondrement des classes moyennes et la classe ouvrière s'est sous-prolétarisée. Atteintes dans leur dignité sociale, ayant perdu avec leur culture leur représentation du monde et d'elles-mêmes, ces classes ont laissé les "plébéiens sauvages" s'emparer du pouvoir avec la complicité de la grande bourgeoisie dont Hitler s'était fait une alliée.

Il a créé l'institution concentrationnaire pour en même temps exercer ses vengeances et assurer à perpétuité la terreur. C'est aux criminels de droit commun — qui haïssaient et méprisaient les politiques — qu'il a fait donner une délégation de pouvoirs que ne pouvaient exercer directement les S.S. Ainsi a été réalisée une véritable société avec sa hiérarchie et ses privilèges, dont la finalité était la destruction totale — et d'abord la destruction intérieure — des ennemis déclarés ou présumés de l'hitlérisme.

Dans un deuxième temps, on le sait, les nazis ont décidé d'utiliser la force de travail des détenus. Mais alors il leur a fallu renverser cette hiérarchie, car les détenus de droit commun étaient incapables d'organiser le travail, et le pouvoir est passé aux mains des politiques, non sans luttes sanglantes. Les S.S., qui étaient propriétaires de détenus, sont devenus propriétaires d'une force de travail. L'appareil de répression s'est enraciné dans l'appareil de production.

On retrouve ce processus dans le système soviétique, mais ce qui est spécifique au nazisme, c'est son racisme, sa volonté de détruire des groupes sociaux tout entiers et sa croyance en la supériorité de sa nation. Si, à des degrés divers, tous les camps ont pratiqué l'extermination, la raison d'être d'Auschwitz c'est le génocide. La répression, l'utilisation économique ne viennent qu'en second.

Le système soviétique qui a émergé au travers d'une autre crise a été lui aussi basé sur une répression préventive et massive. L'énorme force de travail des déportés a été organisée économiquement et est devenue — avec une bien plus grande dimension qu'en Allemagne — une puissance considérable, en particulier pour la colonisation et l'industrialisation (les usines du N.K.V.D. ont été des modèles industriels).

David Rousset parle enfin du système chinois, à base de répression lui aussi, avec une coloration "rééducative", mais pour finir instrument économique comme les deux autres. "Les nazis voulaient la vengeance, dit-il, les Soviétiques l'aveu, les Chinois la reconnaissance de la culpabilité." A son avis, dans ces deux derniers pays, le phénomène concentrationnaire existe toujours sous des formes larvées et "nous ne sommes pas immunisés à cet égard".

C'est aussi du "présent" que viennent nous parler plusieurs participants. Leurs interventions mériteraient davantage qu'une trop brève énumération. En *Indochine*, c'est la totalité de la société civile, nous dit M. Thaï, qui est enveloppée dans un système de répression devenu invivable ; comme en témoigne le départ des "réfugiés de la mer", véritable hémorragie humaine : 680 000 personnes (pour une population de 50 millions d'habitants), mais beaucoup d'autres, peut-être le double, ont péri sur les bateaux.

Les camps proprement dits enferment 800 000 détenus sans jugement ni statut. Leur principe est calqué sur le modèle soviétique. Par surcroît, un accord vient d'être signé entre l'U.R.S.S. et le Viêt-Nam qui prévoit l'"exportation du travail" : 500 000 personnes doivent être envoyées en Sibérie.

Dans divers pays d'Afrique, nous apprend M. Lambert, existent de terribles conditions de détention. De véritables camps de concentration en Afrique du Sud, avec début d'extermination. En Afrique noire, en particulier en Guinée, au Zaïre, au Cameroun, ce n'est pas la mentalité d'un système concentrationnaire, mais les lois d'exception — qui suppriment l'habeas corpus — en créent les conditions. De fait, on trouve dans les prisons et les camps le surpeuplement, la faim, les mauvais traitements, bref le mépris des droits de l'homme pour les prisonniers.

M^{me} Zamojska, M. Quéré, exposent le système concentrationnaire actuellement en vigueur en Union Soviétique et parlent des "hôpitaux psychiatriques". Retour en arrière dans le temps, avec diverses évocations des camps en France : Gurs et Lambèze. On convient qu'il ne s'agit pas de camps de concentration au sens strict du mot, mais de lieux d'internement administratifs où les conditions de vie sont devenues détestables et qui par la complicité du régime de Vichy, ont été, hélas, des anti-chambres pour l'extermination.

En Amérique du Sud, M. Matarolo s'arrête particulièrement à ces "crimes contre l'humanité" que sont les disparitions forcées. Dans les pays d'Amérique latine existe théoriquement le recours de l'habeas corpus contre les détentions arbitraires. Mais au Chili, par exemple, sur 5 000 recours depuis 1973, quatre ont été retenus. En Argentine, aucun sur 100 000.

Le schéma des "disparitions" est à peu près partout semblable à une arrestation arbitraire faite au grand jour, des interrogations dans un lieu secret, puis la disparition complète de la personne arrêtée. Aucune autorité n'a rien à dire, la justice n'a aucun moyen d'agir, d'ailleurs elle n'a aucun dos-

sier. Les premières disparitions forcées ont eu lieu au Guatemala en 1966 (par des organisations paramilitaires), puis au Salvador, au Chili, etc. Les cas les plus fréquents et les plus "exemplaires" sont ceux de l'Argentine. M. Matarolo les rapproche de la procédure utilisée par les nazis à l'égard des N.N. et il cite un article paru dans un journal allemand en Argentine, signé d'un ancien ministre d'origine allemande et qui réclame la procédure N.N. pour combattre la guérilla.

Il y aurait 16 camps de détention secrets dans ce dernier pays ; leur but est, après la torture illimitée pour obtenir le maximum de noms, l'anéantissement sans aucune trace des détenus. Parmi eux, il y a des enfants, car des femmes enceintes ont été arrêtées et personne ne sait ce que sont devenus les nouveau-nés*. Pour la "liquidation physique" des prisonniers, l'un des moyens utilisés semble bien être le pseudo transfert au cours duquel les malheureux, endormis par une piqûre, sont jetés à la mer du haut d'un avion. L'aspect fondamental de ce système est en tout cas l'illégalité et le secret. Tout est mis en œuvre pour à la fois inspirer la terreur et cacher la vérité.

L'action d'Amnesty International est présentée par M. Lambert, président de la section française. Cette association n'est pas spécialiste des camps. Mais, comme tous les États du monde se réfèrent aux Droits de l'Homme et que 154 d'entre eux sont liés par les principes des Nations-Unies, Amnesty dénonce le décalage entre "le dire et le faire" de ces États. Aucun ne revendique la torture ; il faut donc établir sa réalité (dans les pays où elle est pratiquée) avec une totale impartialité, unique chance d'être crédible. Ensuite agir, re-agir, faire agir... c'est un rapport de forces basé sur le droit pour une lutte inconditionnelle contre la torture et la mort.

Le sauvetage des "lapins"

Étant classée N.N., j'étais dans le block des femmes à faire disparaître en compagnie des jeunes filles des services de santé de l'Armée Rouge et des survivantes des expériences pseudo-médicales, avec leurs pauvres jambes mutilées, les "lapins", comme nous les appelions.

En février 1945, nous apprîmes un soir que les "lapins" allaient être exécutées le lendemain matin. Le sinistre panier à salade vert qu'on appelait la *grüne Minna*, la Minna verte, avait fait sa réapparition. Les petites seraient probablement gazées là-dedans, comme les témoins de Jéhovah en 1943. (La petite chambre à gaz de Ravensbrück n'a été installée qu'en février ou mars 1945.) Je dis les "petites" car c'étaient pour la plupart des lycéennes et des étudiantes polonaises arrivées à Ravensbrück en 1941, de la prison de Lublin.

Après un moment d'abattement, ces courageuses camarades ont commencé à organi-

L'A.C.A.T., nous dit M^{me} Danielle Mérian, mène une action œcuménique pour la libération des prisonniers. Ce sont les Églises qu'elle cherche à sensibiliser, parce qu'il est impossible d'être chrétien et d'accepter la torture. Or il arrive, hélas, "que l'on torture au nom d'une pseudo-civilisation chrétienne". A une action parallèle à celle d'Amnesty International et en étroite liaison avec elle, l'A.C.A.T. ajoute une action spirituelle. Ses membres prient pour les torturés et aussi pour les tortionnaires, et "leur prière est fraternité".

Nous devons encore à Anise Postel-Vinay une très clairvoyante communication sur "*Le Révisionnisme dans l'Histoire* à propos du récent procès Faurisson.

C'est Jean-Marie Domenach qui dégagera les grandes lignes de ce colloque. Il souligne l'aspect "incroyable" de l'expérience concentrationnaire ; comme elle ferait désespérer de l'homme, on a tendance à la rejeter. Est-ce la raison profonde de la négation des camps et de l'extermination aujourd'hui ? Mais déjà pendant la guerre, Churchill et Roosevelt avaient freiné les émissions de radio sur les camps de concentration...

Vouloir comprendre le phénomène concentrationnaire — qui se voulait "incompréhensible" pour mieux isoler et détruire la personne — c'est prendre parti pour la dignité humaine contre tout ce qui cherche aujourd'hui encore à l'avilir. Prenons garde qu'à l'origine de ce monstrueux système il y a "des théories qui ne trouvent leur justification qu'en elles-mêmes" mais dont se réclament encore maints régimes politiques. Le devoir des survivants de la déportation est, encore et toujours, de "choisir la vérité".

Geneviève de Gaulle

ser leur "dernière nuit" : cigarettes, élégantes chemises de nuit tirées des paillasses, suppléments de nourriture apportés de toutes parts. Puis, des plus jeunes est venue l'idée de tenter un ultime sauvetage : dès la fin du couvre-feu, le lendemain matin, des estafettes courraient prévenir les chefs de block sûres des infirmeries et de certains blocks de travailleuses d'avoir à cacher les 60 "lapins" avant l'appel, tandis que deux d'entre elles se sacrifieraient pour tenter de négocier avec le Kommandant ; on aurait une demi-heure pour agir. Au réveil, à peine les estafettes avaient-elles sauté par les fenêtres et s'étaient-elles dispersées dans la nuit que notre block a été encerclé par les surveillantes S.S. et les policières détenues. Tout paraissait perdu lorsqu'une colonne de travailleuses *verfügbar* dirigée par une Polonaise et la colonne des bidons dirigée par une Russe se sont ruées sur le block sous prétexte d'apporter le café. Dans le désordre, les 60 "lapins" se sont faufilées à travers la mêlée et se sont cachées aussitôt dans les blocks de malades et dans les plafonds de quelques autres blocks. Dans un chaos de hurlements et de coups de sifflets, l'appel redouté com-

* Voir l'article de Mgr Daniel Pézeril, évêque auxiliaire de Paris dans *Le Monde* du 26 novembre 1981 : "Quand des enfants eux-mêmes disparaissent".

mença, et soudain, tous les projecteurs du camp s'éteignirent, mettant le désordre à son comble. Le jour se leva, nous étions toujours là, tordues par l'angoisse de voir les S.S. prendre 60 d'entre nous au hasard pour remplacer les "lapins". Mais on était en février 1945, et c'étaient les horribles cicatrices de leurs victimes qu'ils voulaient faire disparaître. A midi, après huit heures de "pause", nous rentrâmes au block, portant nos évanouies. Au bout de huit jours, les S.S. n'avaient toujours pas mis la main sur nos camarades. Leurs 60 identités ont pu être échangées contre celles de mortes et les deux négociatrices ont eu la vie sauve. Je n'ai appris que des années plus tard que c'étaient les camarades soviétiques des services techniques du camp qui avaient réussi à mettre toute l'installation électrique en panne le fameux matin du sauvetage des "lapins".

L'histoire des "lapins" de Ravensbrück est si caractéristique de l'imbrication du système concentrationnaire dans la vie quotidienne de la société nazie, qu'il faut la décrire de bout en bout, telle qu'on a pu la reconstituer après la guerre : le S.S. Professor Gebhardt, ostéologue de renommée internationale, était titulaire de la chaire de clinique chirurgicale à la faculté de Berlin et possédait près de Ravensbrück une clinique privée où étaient soignés les grands du régime et même quelques personnalités étrangères. C'est là que, affable et distingué, il reçut à trois reprises tout à la fin de la guerre, le comte Bernadotte, président de la Croix-Rouge suédoise, qui réussit à nous sauver la vie. Le Professor Gebhardt appartenait à la S.S. et était un ancien camarade de classe de Himmler. Or, en mai 1942, Heydrich devenu le Protecteur de la Tchécoslovaquie est victime d'un attentat à Prague. Hitler y dépêche Gebhardt, mais Heydrich succombe à une septicémie. La fureur d'Hitler est à son comble. "Avec Heydrich, c'est 20 divisions que je perds", aurait-il dit. Car Heydrich était en train de faire la politique de la carotte avec les ouvriers tchèques pour lever une armée que l'on ajouterait sur le front russe. Hitler convoque Gebhardt, puis refuse de le recevoir... Son médecin personnel susurre : "Si mes sulfamides avaient été administrés..." Dès lors, il devenait vital pour Gebhardt de prouver qu'aucun sulfamide n'avait de prise sur la septicémie et, vite, d'obtenir de son vieil ami Himmler les 75 cobayes humains dont il avait besoin. Pour un lot de 9 femmes, il fit même venir de l'Institut d'Hygiène S.S. de Berlin une culture de gangrène qu'il inocula directement dans l'os des jeunes filles en leur fracassant le tibia sur la table d'opérations. Des chiffons sales furent ficelés sur les plaies non refermées, pour mieux reconstituer l'accident d'Heydrich qui avait été criblé d'éclats de grenade et de morceaux de tissu.

En mai 1943 au Congrès de l'Académie de Médecine Militaire à Berlin, Gebhardt exposa devant 300 médecins militaires le résultat de ses "75 expériences spéciales". Il fut nommé ensuite président de la Croix-Rouge allemande.

La perversion de la médecine allemande — et pas seulement dans la S.S. — ne

Vie des Sections

Section parisienne

Nous étions environ 70 au déjeuner de rentrée du 21 novembre. M. Maurice Schumann, vice-président du Sénat nous avait fait l'honneur de nous y accueillir et de déjeuner avec nous. Il faisait beau et les feuilles roussies tombant sur les jardins à la française leur donnait une beauté mélancolique accordée aux deuils récents qui venaient assombrir la joie de notre réunion.

A la fin du repas — très bon — Cécile Troller, la déléguée de Paris, se lève et, au nom de nous toutes, remercie Maurice Schumann de nous avoir consacré un peu de son temps et d'avoir bien voulu présider cette rencontre. Elle est heureuse de nous voir si nombreuses, mais déplore l'absence de notre secrétaire générale Suzanne Hugounenq, que seul l'état de sa santé a privée de cette joie et qui a chargé Cécile de nous dire combien elle regrettait de ne pas être parmi nous.

La voix de Maurice Schumann — cette voix que nous nous efforcions désespérément de capter à travers le brouillage de la B.B.C. — n'a rien perdu de sa vigueur. Après nous avoir dit son plaisir de se trouver

découla pas, comme on pourrait le croire, d'une situation de guerre. Un des premiers actes administratifs du régime nazi en 1933 fut de transférer et de regrouper sous la tutelle du ministère de l'Intérieur toutes les organisations de médecins, publiques et privées. En même temps, la mission du médecin allemand se transformait : il devenait un "gardien de la race", un "soldat biologique de la nation". C'est ainsi que des médecins civils, psychiatres de renom, reçurent de leur organisation médicale l'ordre de supprimer peu à peu les handicapés mentaux qu'ils soignaient depuis des années, ordre qui fut exécuté à la lettre. Ce sont aussi des missions médicales qui furent chargées d'aller dans les camps de concentration pour y sélectionner les "incurables". Toutes les sélections pour les chambres à gaz, y compris à Auschwitz, ont été faites, non pas par quelque garde-chiourme S.S. soulé pour exécuter son horrible besogne, mais par des *médecins*, bien nourris, bien payés, bien habillés qui participaient tranquillement, méticuleusement, au travail de salubrité publique ordonné par leur Führer.

Anise Postel-Vinay.

APPEL

Agnès Patier-Michelet, petite-fille d'Edmond Michelet demande si parmi nos camarades certaines accepteraient de confier au Centre Edmond Michelet, à titre définitif ou provisoire, des souvenirs de résistance ou de déportation. Le Centre recherche aussi bien les *journaux* de l'époque que les *affiches*, *tracts*, *photos* et objets personnels rapportés des camps, afin que les jeunes de sa génération n'oublient pas une Histoire qu'ils n'ont pas vécue.

avec d'anciens combattants n'ayant pas de revendications à présenter et n'éprouvant pas non plus cette sorte de tristesse exprimée par le : "Qu'avez-vous fait de votre victoire ?" il parle du bilan de la Résistance qui, au bout de trente-sept ans, est resté positif. Certes il y a eu un passif, les vies "offertes et acceptées" dont le souvenir douloureux demeure, mais l'actif est là.

« Car le sens de notre engagement était d'assurer la présence de la France à la victoire, ce qui n'allait pas de soi, comme on a pu le voir à la surprise de Keitel : "Quoi ! les Français aussi ?" "Tout ce qui a été fait depuis le 18 juin jusqu'à la porte des chambres à gaz avait pour but d'arracher cette exclamation de la bouche de celui qui signerait la capitulation du III^e Reich".

Aujourd'hui personne ne songe à remettre en cause l'indépendance de la France et de sa politique extérieure renforcée par sa politique militaire. Envoyé aux États-Unis pour y défendre la position de notre pays, Maurice Schumann rappelle en quels termes de Gaulle lui précisa sa mission : "L'Amérique, dit-il, doit comprendre que les meilleurs alliés sont les alliés à part entière". Aujourd'hui, si la France est le pays le moins touché par le virus du neutralisme, c'est parce que sa défense était d'abord sa propre affaire. Ceux qui s'en remettent au bouclier américain se réfugient, dès qu'ils en doutent, sous l'aile d'un neutralisme illusoire".

Notre sacrifice n'a donc pas été inutile. Mais ce que nous avons enduré et souffert n'est pas mort avec le nazisme. Partout dans le monde on trouve l'image de la vie concentrationnaire et l'appel à la liberté. Notre témoignage est à la fois indispensable et universel car "il existe un pacte plusieurs fois séculaire entre la liberté de la France et la sécurité du monde".

On tirera les Rois...

... au Foyer de l'A.D.I.R., 241 boulevard Saint-Germain de 16 heures à 20 heures. Toutes nos camarades sont cordialement invitées.

Section Allier

Kommando de Hanovre

Les anciennes du Kommando de Hanovre se sont réunies à Vichy le 13 novembre 1981. Réunion préparée comme d'habitude par Maguy Degeorge et Henriette Labussière, très aidée par Jean Labussière.

Une brève cérémonie avec dépôt de gerbe au monument aux Morts par Marinette Tardif et Hélène Joly a précédé le repas pris en commun, mais la chose la plus émouvante de ces retrouvailles, c'est toujours les souvenirs échangés, les nouvelles des malades, les disparues... On se retrouve vraiment au jour de la Libération et, comme l'a écrit Stéphane Kuder dans une lettre qui a touché tout le monde — bien des yeux étaient brillants de larmes — "quand nous sommes ensemble, nous avons trente-cinq ans de moins".

Nous avons également vivement regretté l'absence d'Odette Lejeune et de Berthe Machard à qui nous souhaitons vivement une bonne santé.

Dr France Emond

Les anciennes de Hanovre qui se réunissent chaque année à Vichy rappellent qu'elles n'ont jamais évincé personne de leurs rencontres.

Simplement, après plusieurs envois d'invitation laissées sans réponse, elles en ont conclu que cela n'intéressait pas certaines d'entre elles, mais elles sont toujours prêtes à les accueillir.

Section Loiret

Lors de notre dernier courrier, nous espérions pouvoir organiser une rencontre, toujours amicale et réconfortante, mais la longue période électorale, l'assemblée générale de l'A.D.I.R. en mars, la maladie aussi pour beaucoup, nous en ont empêchées.

Peu à peu, l'activité reprend, et c'est ainsi que, réunions de kommandos et d'associations diverses ne nous le permettant pas dès maintenant, nous envisageons une rencontre dans la première quinzaine de janvier, sans doute à Orléans, plus facile d'accès.

Notre section du Loiret a été représentée dans toutes les manifestations grâce à nos amies Yvette Kohler, Jeannette Wilkinson, Suzanne Bérault, Irène Besnard et moi-même afin d'honorer la Résistance et la Déportation. Nous voulons avant tout que le calvaire que nous avons subi ne tombe pas dans l'oubli et que nos morts et nos monuments soient respectés en toute occasion.

Avec d'autres associations, nous sommes intervenues à propos de la manifestation politique organisée par les exilés chiliens devant notre monument du parc Pasteur, afin de leur rappeler que ce monument érigé par souscription publique est là uniquement pour évoquer le souvenir de nos camarades disparus.

Dans le Loir-et-Cher, Paulette Gatignon, bien que très occupée par d'autres associations, Madeleine Lucas, Henriette Fermé et France Emond maintiennent le contact avec nos camarades. Certaines étant très éloignées, il nous est difficile d'aller jusqu'à elles.

Nous avons de bonnes nouvelles de M^{me} de Robien, qui nous a annoncé le mariage de son petit-fils Philippe avec Régine de Fougereux, le 6 juin dernier.

M^{me} Caron nous a communiqué le très intéressant récit de son activité et de celle de son mari dès le début de l'occupation pour l'impression et le passage de tracts vers la zone libre, ainsi que l'aide apportée à tous ceux qui voulaient franchir la ligne de démarcation.

Marcelle Larsen reprend ses activités après une longue période de fatigue faisant suite à l'opération d'une double cataracte. Le mari d'Irène Besnard vient de subir la même opération et est en convalescence.

A toutes nous adressons pensées et amitiés avec l'espoir de nous retrouver nombreuses très bientôt.

Marguerite Flamencourt, Yvette Kohler.

IN MEMORIAM

Tatiana de Fleurieu



Il semble impossible de terminer cette sombre année 1981 sans parler d'une de nos premières disparues — la place nous ayant manqué pour le faire plus tôt.

Il s'agit de Tatiana de Fleurieu qui nous a quittés brutalement le 26 janvier. Elle avait 84 ans mais était en possession de toutes ses facultés, conduisant elle-même sa voiture à travers les routes de ce Beaujolais qu'elle aimait tout particulièrement — et sa lucidité, son intelligence, sa bonté et sa connaissance des "Humains" pour qui son indulgence était totale, en faisaient un être réellement exceptionnel.

Tatiana de Fleurieu, née Des Monstiers-Méréville, était le symbole même de la femme française courageuse et noble dans toutes ses pensées et toutes ses actions. Elle était cardiaque depuis quelques années mais rien ne faisait prévoir une fin aussi rapide.

Dès la Première Guerre mondiale, elle se distingua dès que son âge le lui permit, en s'engageant comme ambulancière-secouriste infirmière aide-soignante. En 1940, alors que tout s'écroulait autour de nous, elle fut parmi les premières à refuser aussitôt le joug allemand.

En 1942, elle entre dans ce qui fut surnommé plus tard le réseau "Castille" comme agent de renseignements à Bordeaux où elle résidait et dans la région du Sud-Ouest. Elle cherche à aider les noyaux de résistance qui se forment peu à peu.

En 1943, elle devint agent de ce qui fut appelé le réseau "Buckmaster" et se vit chargée de recueillir, d'héberger et d'assurer le transfert, en les convoyant souvent elle-même vers les Forces Françaises, de patriotes, de prisonniers de guerre évadés, de parachutistes souvent en mal de logement et particulièrement de séminaristes de la région refusant de subir l'occupation ennemie. En août 1943, Tatiana de Fleurieu sur dénonciation, est arrêtée, passe quelques mois au Fort du Hâ et en janvier 1944 est transférée à Paris, puis à Compiègne d'où elle part pour Ravensbrück dans le fameux convoi des "27 000".

Dès ce moment, c'est en mon nom propre que je peux en parler. Elle fut au milieu de l'horreur que nous vivions, l'exemple même du courage et de la dignité. Toujours prête à aider ses camarades, ne se plaignant jamais et d'une simplicité totale.

Je lui dois aujourd'hui de dire que son aide morale m'a aidée dans les pires moments et après mon évasion manquée, fin août 1944, elle trouva toujours le moyen de me faire parvenir par une policière ou par une blockwa soit un petit "supplément" soit un mot de réconfort dans l'abominable atmosphère du Strafblock auquel j'étais condamnée.

Je voudrais citer une seule anecdote sur elle qui la dépeint dans toute sa bonté.

Ni elle, ni moi, ne recevions de colis, lorsqu'un jour, revenant pelle sur l'épaule d'un commando extérieur où, en raison de mon âge, je construisais les routes du Grand Reich, je l'aperçois devant la porte de notre block me faisant de grands signes.

ELLE AVAIT REÇU UN COLIS !

Il était arrivé le matin et elle avait attendu mon retour à 19 h pour partager avec moi la joie "d'ouvrir" un colis. Dans ce colis, elle espérait trouver (elle les trouva dans l'ourlet d'une jupe) des nouvelles de ses enfants et cependant, elle avait attendu ! Mais, fait encore plus admirable, il y avait dans ce colis un kilo de sucre. Elle l'ouvrit, le posa sur son châlit et, à chaque camarade qui passait, elle tendait sa boîte comme si elle offrait un bonbon ! La boîte fut très vite vide, mais je crois qu'il faut avoir vécu Ravensbrück pour comprendre la grandeur de ce geste.

Tatiana de Fleurieu fut libérée en mai 1945 et transférée à Stockholm où elle avait de la famille. Dès son retour en France, elle travailla pour les "Français libres" et plus tard elle rejoignit son mari, le comte Ernest de Fleurieu, qui vivait dans son château de Longsard au village d'Arnas dont il était le maire. Elle s'occupa très activement des œuvres sociales de la région. Sa foi très profonde mais très libérale l'avait fait surnommer "la Bonne Dame d'Arnas".

Elle ne parlait jamais de son action dans la Résistance mais aimait s'entourer d'amis anciens combattants et résistants comme elle. Elle était présidente d'honneur des Combattants de la Résistance de sa région. Elle est partie comme elle avait vécu — simplement, en laissant un souvenir de bonté, de grandeur, de courage et de dignité.

Odette Fabius.

Concours de la Résistance

L'Hôtel de Ville a, cette année encore, ouvert ses portes aux lauréats parisiens du Concours de la Résistance et c'est dans sa grande et somptueuse salle que les Associations réunies ont donné aux jeunes écoliers et lycéens les livres choisis pour eux.

Familles et professeurs avaient accompagné les élèves et l'assemblée était nombreuse quand le maire M. Chirac, entouré de conseillers municipaux, a remis aux premiers prix les médailles, gravures et diplômes que la ville octroie généreusement aux candidats heureux.

Mais c'est après cette cérémonie officielle que le contact entre adolescents et adultes s'établit plus familièrement et permet de mieux connaître la génération qui fera la France de demain. Je pense que le buffet excellent et bien garni crée l'ambiance nécessaire à cette approche, et nous pouvons nous associer aux remerciements que Violette Rougier-Lecoq a adressé au nom du jury au Conseil de Paris pour son amical et chaleureux accueil.

La guerre secrète, par Anthony Cave-Brown

*La Guerre secrète** est un ouvrage important (Deux volumes, plus de 900 pages) décrivant les « moyens spéciaux » utilisés par les Alliés pendant la guerre de 1939-45. « Moyens spéciaux », cette expression nous reporte au traité le plus ancien et le plus original de Sun Tzu sur *L'Art de la guerre* dont la phrase clé est la suivante : « La ruse est à la base de toute bataille ».

Anthony Cave-Brown peint une large fresque des personnages principaux grâce à une documentation énorme, depuis peu accessible au public. Y figurent espionnage par radar, radio, reconnaissance aérienne, la promotion de la Résistance dans les pays occupés, la fourniture d'armes, l'aide financière, la technique du sabotage et surtout les méthodes employées pour tromper l'ennemi après avoir découvert ses intentions.

Les lecteurs français et britanniques seront sûrement d'accord pour reconnaître qu'Albion est un pays d'un caractère particulier engendrant des gens un peu spéciaux. Si le Français pense encore que le « perfide » couvre au moins un aspect de leur caractère, ce livre démontre en effet que les Anglais ont un penchant pour le secret, l'oblique, les formes indirectes de la guerre, tactiques qui sont sans doute nées de la nécessité puisque l'Angleterre a presque toujours été en guerre contre des armées plus fortes que les siennes et des peuples à densité de population beaucoup plus élevée.

Ce livre nous raconte l'extraordinaire aventure de la machine à chiffrer et à déchiffrer baptisée *Enigma* qu'utilisèrent les Allemands pendant toute la guerre pour recevoir et transmettre leurs messages. Ils ne se doutèrent en effet jamais, grâce à un secret absolu, qu'une copie embryonnaire de cette machine avait été réalisée par les Alliés, installée en Pologne, puis transférée en France et enfin en Angleterre en 1940. Là, deux mathématiciens de génie, Knox et Thurling inventèrent une autre machine capable d'imiter le comportement d'*Enigma*, qu'on appela *Ultra*. *Ultra* pouvait informer l'Etat-Major allié des intentions d'Hitler presque au moment même où les généraux du Reich recevaient leurs ordres.

Anthony Cave-Brown développe la façon dont on réussit à induire Hitler en erreur, à élaborer toutes sortes de stratagèmes et de ruses physiques, psychologiques et technologiques.

C'est un ouvrage qui vaut la peine d'être lu. Peut-être n'est-il pas infaillible, et nul doute que certaines sections pourraient en être contestées, lorsque l'auteur s'éloigne du chemin de l'histoire documentaire pour tomber dans la spéculation, ce qui était peut-être inévitable. Churchill aurait-il pu sauver Coventry de la destruction puisqu'il savait que le raid allait avoir lieu ? Le S.O.E. (Special Operations Executive) a-t-il délibéré-

ment sacrifié agents et résistants dans l'intérêt d'objectifs stratégiques ?

Questions tragiques. Le temps pressait, nous dira-t-on, et il fallait gagner la guerre.

D. McAdam Clark.

P.S. J'apprends que le P^r R.V. Jones, auteur de *La Guerre ultra-secrète*, a été profondément choqué par certaines interprétations faites par M. Cave-Brown. Il formalise ainsi les doutes suggérés dans mon article sur l'authenticité de certains épisodes relatés par celui-ci. Nous le remercions de la mise au point réconfortante qu'il a bien voulu nous apporter.

Voici le texte du P^r Jones, transmis à l'A.D.I.R. par notre amie Jeannie de Clarens.

Ceux qui ont appartenu à l'Intelligence Service de 1939 à 1945 et sont encore de ce monde ont été peinés d'apprendre que la lecture du livre d'Anthony Cave-Brown, *La Guerre secrète*, en anglais *Bodyguard of Lies* (Le Rempart des mensonges), a donné à bien des membres de la Résistance française l'impression qu'en Grande-Bretagne nous étions prêts à sacrifier leurs vies pour la réalisation d'un projet de grande envergure visant à mystifier les Allemands avant les débarquements de 1944 en Normandie.

Bien que son livre ait exigé de M. Cave-Brown un énorme travail et des recherches minutieuses, il contient quelques insinuations mensongères qui lui retirent beaucoup de sa valeur. Le P^r M.R.D. Foot et moi-même en avons discuté avec quelques-uns de nos anciens collègues britanniques, à qui aucune tentative exigeant le sacrifice de résistants français n'aurait pu échapper — à supposer qu'une telle forfaiture eût été seulement envisagée — et nous affirmons avec force qu'il n'en a jamais été question. Nous nous y serions d'ailleurs opposés énergiquement si quelqu'un l'avait suggéré.

Deux autres épisodes dont il est question dans *La Guerre secrète* m'ont non seulement profondément troublé mais convaincu de l'extravagance des déclarations faites par M. Cave-Brown. La première concerne le bombardement de Coventry en novembre 1940 et l'affirmation que Churchill a sacrifié la ville pour préserver la sécurité d'*Ultra*. Le compte-rendu que j'ai donné moi-même de cet épisode dans *La Guerre ultra-secrète* (p. 144 à 151) a été confirmé à la fois par l'Histoire officielle : *British Intelligence in the Second World War* et par le secrétaire de Churchill, Sir John Colville, qui écrit dans

DÉCORATIONS

Ont été promues officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur nos camarades M^{mes} Georgette Moreau de Cluny et Madeleine Ayvaz, née Groset.

Ont été promues chevalier, nos camarades Denise McAdam Clark et Tatiana Roux, née Boulubache.

son livre *The Churchillians* : « Il n'y a pas la plus infime parcelle de vérité dans cette assertion que Churchill a délibérément sacrifié Coventry ».

Le second épisode est le raid effectué le 30 mars 1944 sur Nuremberg par le Bomber Command et qui se traduisit par un désastre. M. Anthony Cave-Brown échafaude laborieusement une série de « preuves » destinées à convaincre le lecteur que Churchill a trahi le Bomber Command en avertissant les Allemands à l'avance par l'intermédiaire d'un agent double dont il désirait renforcer la crédibilité. Or une série de facteurs — choix de la tactique, clair de lune exceptionnel, traînées de condensation — dont aucun ne peut être attribué à Churchill — expliquent, hélas ! les énormes pertes.

Certes, au plus fort de la guerre, il est inévitable que des erreurs soient commises, mais il n'existe aucune preuve qu'un des subordonnés de Churchill ait jamais trahi les réseaux français de Résistance, pas plus qu'il n'est prouvé que le Premier Ministre lui-même ait trahi Coventry et le Bomber Command. Il est fort regrettable que le zèle mis par M. Cave-Brown à déterrer des mobiles cachés et des récits dramatiques l'ait conduit à des interprétations aussi injustifiables que sinistres de certaines des grandes tragédies de la guerre. Nos amis français doivent savoir que, dès la parution du livre en Angleterre la fausseté de certaines allégations a été dénoncée.

Au nom de mes collègues britanniques, j'assure les résistants français dont nous admirons tant le courage que ni nous ni Churchill aurions jamais autorisé un projet exigeant que nous les trahissions. Les paroles prononcées par Churchill devant le Parlement, le 2 août 1944 sont un défi posthume à qui suspecterait son attitude ou la nôtre à l'égard des hommes et des femmes de France : « Toute ma vie, a-t-il dit, j'ai éprouvé de la reconnaissance pour la contribution de la France à la culture et à la gloire de l'Europe... Il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne qu'une France amicale retrouve sa place et la conserve au sein des plus grandes puissances européennes et mondiales. Montrez-moi un moment où j'aurais dévié de cette conception, et vous m'aurez montré un moment où j'aurais été dans l'erreur. »

R.V. Jones.

SUBVERSION

Suite de la page 1

Témoins de ces années, ne nous devons-nous pas de veiller à ce qu'elles demeurent liées dans les mémoires, non à la veulerie et à la discorde, mais à cet élan né du respect de la dignité humaine qui fit éclater alors les barrières des âges et des classes et forgea notre amitié ?

M.S. Binétruy.

* Ed. Pygmalion-Gérard Watelet.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 13 mars 1982

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 13 mars, à 15 heures : réunion de l'assemblée générale

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, Champs-Élysées, angle de la rue Balzac.

A 19 heures : dîner au restaurant de l'Unesco, place Fontenoy. Il est indispensable de s'inscrire avant le 1^{er} mars. Le prix du repas, qui sera fixé ultérieurement, devra être réglé à l'A.D.I.R. ou à la déléguée régionale en même temps que l'inscription.

Détails et prix dans notre prochain numéro.

ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Marguerite Billard, Maguy Degeorge, Gabrielle Ferrières, Marguerite Flamencourt et Suzanne Hugounenq.

COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1981 (montant minimum 25 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D.5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception du bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

"Faurisson" U.S.A.

L'offensive de justification du nazisme ne s'exerce pas qu'en France. Un institut américain se propose de réviser l'Histoire de la même façon et avec les mêmes arguments. L'*Institute for Historical Review*, fondé en 1978 par un nommé Willis A. Carto (il a fondé d'autres groupes comme le *Liberty Lobby*, qui voit dans le *Journal d'Anne Frank* une autre mystification) ne conteste pas que les juifs européens aient été déportés, mais pour lui 500 à 800 000 seulement sont morts — d'épuisement, du typhus ou d'autres maladies — et les chambres à gaz n'étaient là que pour exterminer les poux.

La chose a été étalée au grand jour à l'occasion de l'offre faite par cet institut de verser 50 000 dollars à quiconque prouverait que des juifs ont été exterminés par les gaz, notamment à Auschwitz. En décembre 1980, M. Mermelstein, dont le père, la mère, le frère et les deux sœurs ont été gazés à Auschwitz et qui fut libéré par les troupes américaines à Buchenwald, a relevé le défi.

Bien entendu son témoignage n'avait pas de valeur pour les révisionnistes. Il décida alors de porter l'affaire devant les tribunaux, leur demandant de reconnaître le fait historique de l'extermination des juifs par les gaz et réclamant des dommages-intérêts.

Le juge de la Cour supérieure de Los Angeles, Thomas T. Johnson a rejeté les allégations de l'*Institute for Historical Review*. "La Cour, a-t-il précisé, estime établi par les tribunaux le fait que des juifs ont été exterminés par le gaz en Pologne, au camp de concentration d'Auschwitz, au cours de l'été 1944, quand M. Mermelstein et sa famille y étaient détenus". Et il a écarté la prétention de l'institut à réclamer des preuves précises de l'holocauste, du genre : M. Mermelstein a-t-il vu gazer sa famille ? Non, il a vu seulement qu'on les emmenait dans ce qu'il a appelé plus tard une chambre à gaz. Ou encore : a-t-il vu fabriquer du savon avec de la graisse humaine ? etc.

Aux dernières nouvelles, la Cour n'avait pas encore statué sur la demande en dommages-intérêts, de M. Mermelstein, mais ce dernier estime qu'il a remporté sa principale victoire.

Amicale de Ravensbrück

Son congrès s'est tenu à Dijon le 4 octobre dernier. Le maire, M. Robert Poujade avait mis à la disposition des congressistes le gymnase du Collège de la Fontaine d'Ouche où nos camarades s'étaient réunies très nombreuses. Notre amie Denise Côme représentait l'A.D.I.R. Les diverses associations avaient elles aussi envoyé leurs délégués. M. Charles Roth, au nom de toutes les Amicales de Déportés, a participé aux travaux des Anciennes de Ravensbrück.

Cécile Lesieur a rendu hommage aux disparues, en particulier à Fabienne Féry et à Yvonne Malaquin qui nous ont quitté cette année. Elle a aussi rappelé la cérémonie qui, quelques jours avant, s'était déroulée devant la porte de la Petite Roquette où, à l'initiative de l'Amicale, une plaque a été posée.

Mais auparavant, autour de M. Gabriel Lejard, les compagnes de sa fille Jeanine s'étaient rassemblées devant la pierre commémorative dédiée à la résistante de 17 ans.

Comité international de Ravensbrück

L'Assemblée annuelle du Comité international du camp de Ravensbrück s'est tenue les 16 et 17 octobre 1981 à Vienne (Autriche).

Les travaux ont fait apparaître l'importance de l'activité des associations des 17 pays d'Europe représentés au Comité en vue d'apporter le témoignage des déportées de Ravensbrück surtout à la jeunesse : travail dans les écoles, expositions, centres de documentation, édition de livres et brochures, films et émissions de télévision, etc.

Une importante documentation est rassemblée qui fera l'objet d'une étude de la commission historique du Comité dans une réunion prévue au printemps 1982 en Tchécoslovaquie.

L'Assemblée a été tenue au courant de la transformation, par la République démocratique allemande, de l'actuel musée qui existe dans l'ancien Bunker du camp et qui sera transféré pour 1983 dans l'ancienne

Kommandantur. Les salles internationales devront, elles aussi, être transformées.

Deux résolutions ont été discutées et adoptées : l'une en faveur de la lutte contre le neo-nazisme et le fascisme et l'autre pour la sauvegarde de la paix par la voie du désarmement général, envoyée au Secrétaire général de l'O.N.U. et aux 35 États réunis à la Conférence de Madrid sur la Sécurité et la Coopération en Europe.

La municipalité de Vienne a reçu et salué chaleureusement les déléguées. Le 18 octobre, les membres du Comité ont visité le camp de Mauthausen et fleuri chaque monument.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Nicolas Petrau, petit-fils de notre camarade Yvonne Charrier. Argenteuil, 8 octobre 1981.

Clément Villard, sixième petit-fils de notre camarade Denise Rousseau-Villard, le 20 octobre 1981

DÉCÈS

Notre camarade Danièle Desclaux-Boéri a perdu son mari le 26 octobre 1981.

Notre camarade Colette Guenin (Néraud) a perdu sa belle-mère le 30 octobre 1981.

Notre camarade Yvonne Malaquin est décédée. Dijon, 18 septembre 1981.

Notre camarade Clarisse Marchand (Bertrand) est décédée. Villeurbanne, novembre 1981.

Notre camarade Odette Gruffy a perdu son mari, ancien déporté de la Résistance. Nice, septembre 1981.

Notre camarade Raymonde Drassy a perdu son mari, ancien déporté de la Résistance. Nice, novembre 1981

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la

Commission paritaire : 31739

GROUPE RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260 37 37 - PARIS 6